

Je ne voudrais surtout pas...

Maxime-Olivier Moutier

Number 78, Fall 1998

S'écrire jeune

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moutier, M.-O. (1998). Je ne voudrais surtout pas.... *Moebius*, (78), 152–156.

MAXIME-OLIVIER MOUTIER

Je ne voudrais surtout pas...

*À cent quatre-vingts kilomètres heures sur une
moto, dans le désert, sans casque.*

Surtout sans casque.

Ézéchiel, 49,1.

Je ne voudrais surtout pas déranger vos conversations. Vos jeux de petits baisers et de chatouilles partout où il faut. Je ne suis que le petit garçon qui habite juste en devant. Le petit orphelin qui vit chez la mégère d'en avant. La vieille folle qui achète des enfants usagés.

Je sais, quand vous me voyez jouer dans la rue, vous me trouvez un peu fatigant avec tout le bruit que ça fait quand je lance mon ballon dans la grille des fenêtres de l'école. C'est pas que je voudrais déranger. Je ne suis venu que voir la coiffeuse. Même si je ne suis pas tout à fait d'accord avec les gens qu'elle fréquente, je suis quand même venu la voir. C'est le vent qui m'a poussé. Le vent, tout doux, qui m'a poussé jusqu'ici. Vous comprenez, je n'ai pas eu le choix.

Je suis le petit qui joue tout le temps tout seul. Celui-là même qui casse les fenêtres de vos voitures pour y voler les radios. Celui qui tord les antennes avant de s'enfuir sur son rouli-roulant. Je suis celui qui connaît tous les meilleurs raccourcis pour chasser les papillons. Celui qui deviendra concierge. Qui ne dira pas grand-chose, qui ne parlera jamais à personne, plus tard. Celui qui travaillera toute la journée à torcher l'immeuble; qui aura une petite télé noir et blanc et qui mangera du saucisson, tout seul, sans personne pour venir l'emmerder. Alors vous comprenez bien, ce n'est pas pour vous faire perdre votre temps, ce n'est pas non plus pour vous chanter une petite chanson. Si je suis venu, c'est pour voir la coiffeuse. Pardon-

nez-moi mes genoux scratchés, c'est pas ma faute, je suis tombé. Je ne suis qu'un petit gars de rien du tout. Alors ça se peut, moi aussi, que je me casse la gueule de temps en temps. Surtout quand je descends la super grosse côte en patins à roulettes, pour aller à l'épicerie chercher des œufs et porter le chat à la blanchisserie, quand il est trop froissé. C'est un peu moi, aussi, qui vais progressivement développer des comportements violents à force de jouer avec des fusils de plastique, à force de me coucher tard et d'écouter le cinéma du samedi soir. À force de rester tout seul dans le parc, avec mon vélo, jusqu'à deux heures du matin — puisque personne ne me surveille, puisque personne ne s'inquiète à la maison quand je ne rentre pas —, c'est moi qui vais devenir un gros con qui n'aime pas les enfants. Un gros con qui oublie de mettre le cadenas sur la clôture, et qui retrouve sa petite fille de trois ans et demie, noyée dans la piscine. Assez con pour les mettre devant la télé le temps d'avoir un peu la paix. C'est-à-dire tout le temps. C'est moi qui reçois les gifles quand je n'aime pas quand il y a des petits bouts de pain dans la soupe, mais qui peut passer la nuit dehors sans que personne ne s'énerve.

Vous ne me connaissez pas? C'est parce que j'ai une nouvelle casquette, et qu'elle me donne un petit air malin. Une casquette, mauve comme ma bicyclette. Je suis venu voir la coiffeuse. Je passais par-là par hasard, j'ai décidé d'arrêter. Je ne reviens pas par le boulevard d'habitude. Mais depuis que le vieux fossoyeur s'est abonné au journal, je suis obligé de faire un détour de plus. C'est pour cela que je passais dans le coin. Et j'ai décidé d'arrêter, quoi. C'est moi le petit camelot, c'est moi qui lance des pierres dans vos piscines, qui casse vos rosiers, dégonfle vos pneus et fais manger des porcs-épics tout morts à votre chien; celui que vous aimez tant. Vous vous rappelez, votre chien? Toujours content de venir donner des coups de langue aux étrangers. C'est moi aussi qui ai mis un somnifère dans la tasse de thé de madame Dussault, avant d'allumer le gaz. C'est moi, évidemment, qui ai pris soin de bien fermer les fenêtres et de bloquer la porte avec des clous. C'est moi, et moi seul, qui sais à quel point elle a hurlé madame Dussault, quand elle s'est réveillée toute calcinée.

C'est moi qui me souviens parfaitement de tout ce que vous dites, de tout ce que vous faites. Même lorsque vous mentez, sans trop faire attention aux enfants qui vous écoutent. Moi qui vous surveille en silence. C'est moi qui me souviens. Moi qui vous traque, et qui prends des notes. C'est peut-être moi qui n'ai jamais eu la chance de surprendre mes parents en train de baiser, parce que des parents, je n'en ai jamais eus. Peut-être moi qui ne suis rien de mieux qu'un petit enfant usagé. Mais c'est moi. C'est pas pour déranger, je vois bien que vous êtes toutes très occupées. Je vois bien que les séchoirs sont tous en marche et que vous ne savez plus où donner de la tête depuis que la fille qui fait des shampoings est tombée malade. Je vois bien. Je sais bien que c'est la fête des mères, et que toutes les mères veulent se mettre belles avant de se faire emmener au restaurant. Je sais bien. Je vois bien. Je voulais juste rencontrer la coiffeuse. Celle qui a des cheveux toujours bien dans le vent. Le même vent qui m'a poussé jusqu'ici. Je voudrais la voir pour lui dire quelque chose. Un truc assez important, que je ne peux pas vous dire à vous, parce que ça gâcherait tout. Je voudrais juste la voir deux petites minutes. Je sais que vous êtes toutes très occupées entre les bigoudis et l'odeur du peroxyde.

Je peux attendre. Je vais regarder vos revues. Je ne serai pas trop bruyant. Je ne peux pas repartir sans l'avoir vue, vous comprenez. Je ne peux pas remonter sur mon vélo avant de lui avoir dit que je l'aime, et que je veux me marier avec elle. Il faut que je lui dise que j'ai bien l'intention de l'aimer toute ma vie. Même si tous les curés sont morts ou alors débiles. Dites-lui quand même que je suis là. Dites-lui que le petit con qui mange du beurre d'arachide à la cuiller est là, venu expressément pour elle. Dites-lui que je suis capable de rester sage un instant, que je vais regarder les revues sans tousser. Je dois absolument la voir, vous comprenez.

Je dois absolument la voir. À ce qu'on raconte, elle se serait fait couper les cheveux dernièrement. À ce qu'ils racontent, les gars de la station-service, cela lui donne un air très chic. Et comme j'ai peur qu'elle en choisisse un autre! Comme j'ai peur qu'elle tombe sous le coup de l'amour d'un autre avant même de savoir que j'existe. Avant

qu'elle ne se lance dans des projets de l'épouser et qu'elle ne puisse plus demander le divorce sans raisons valables, il me faut lui parler. Il me faut lui dire que je l'aime. Lui dire que j'ai douze ans de moins qu'elle et que cela ne veut pas dire grand-chose, de toute façon. Lui dire que je n'ai peur de rien, que j'ai tout vu de la vie à la ville, tout vu des drogues et des homosexuels. Lui expliquer que si elle ne me choisit pas, elle pourrait s'attirer des ennuis. Elle pourrait tomber sur un alcoolique qui se tourne les pouces toute la journée plutôt que de lui apporter la sécurité dont elle aura bien besoin, le soir, après le travail. Lui dire tout ce qu'elle doit savoir, avant qu'il ne soit trop tard. Car elle doit au moins savoir que je l'aime, moi aussi, et que lorsque notre famille nous demandera de nouveaux manteaux chauds pour l'hiver, je saurai m'arranger pour trouver l'argent. Je passerai davantage de journaux, je les passerai deux fois par jour s'il le faut, mais des manteaux, il y en aura toujours dans nos garde-robes. Des manteaux doublés avec de bonnes fermetures éclair.

Je suis passé par ici pour tout lui déballer mon sac. Parce que c'est très important, quand on est une femme de son âge, de savoir que la plupart des hommes qu'elle connaîtra dans sa vie, plus tard, ne vont l'aimer que pour son cul. Et qu'en ce qui me concerne, c'est différent. Forcément, je n'ai que douze ans. Et plus tard, je travaillerai fort. Si bien que je serai toujours trop fatigué pour ne penser qu'à la baise. Je ne lui ferai pas honte, en tout cas, en travaillant comme ça. Elle n'aura rien à redire là-dessus. Si je me fais jeter dehors, tout de suite je trouverai un autre boulot. Je partirai le matin, et ne rentrerai pas tant qu'un patron quelque part ne m'aura pas promis du travail. Avec l'argent, elle pourra s'acheter tout ce qui lui passera par la tête. Elle pourra même changer les tentures, trois fois par mois, si elle le veut. C'est pas moi qui ferai des crises.

Je n'ai pas plus haut que douze ans, et je n'ai pas d'amis avec qui aller courir dans les bois, pendant que le loup n'y est pas. Je n'ai qu'un petit bout de patience, ramassé dans une boîte de céréales au petit déjeuner. Mais voilà que le temps passe. Voilà que le temps passe et qu'à force de vous parler comme je le fais, les heures ont filé. La coiffeuse est donc sortie sans dire au revoir. Sans savoir que

j'étais là, à l'attendre, exprès pour elle. Je m'en retourne donc à mes cailloux. Dites-lui quand même que je suis passé. Dites que je vais continuer d'aller briser des antennes et crever des pneus, pour faire passer la déprime. Comme je le fais depuis ma naissance. J'aurai beau penser à tous ces petits enfants de la république du Biafra qui n'ont rien à se mettre sous la dent, rien à se mettre au creux du ventre, j'aurai quand même envie de tout casser. Comme un gamin gâté pourri. Si vous la voyez, dites-lui de ne pas s'en faire. Que je suis parti chercher du pétrole au Guatemala, et qu'il n'y a aucune chance pour que je lui écrive la moindre carte postale. Dites-lui que ce n'est pas vraiment drôle, d'attendre ainsi. Si vous voyez qu'elle ne s'en fiche pas tant que ça, au fond, ajoutez que je vais très vite l'oublier. Pour une autre. Elle et son petit côté bourgeois. Elle et sa soi-disant nouvelle coupe de cheveux à la mode des jeunes de maintenant. Que je vais perdre l'appétit, devenir frigide et acariâtre. Mais que pour le reste de ma vie, je vais l'oublier. Dites-lui que je repars. Car le soir tombe doucement. Il commence à faire noir. C'est le temps d'aller mettre le feu dans les poubelles du parc. Espérons que je ne me suis pas fait voler ma bicyclette. Avec toutes ces émotions. Enfin, si vous la voyez demain, dites-lui quand même que je suis passé.